

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL

POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 45 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an : France, 1 fr. 80 ; Étranger, 2 fr. 25



« JE LA PRENDS, ET JE LA GARDE, JUSQU'À CE QUE LE PÈRE BUGEAUD VIENNE LA CHERCHER. »

LA CASQUETTE DU PÈRE BUGEAUD

« As-tu vu la casquette, la casquette, as-tu vu la casquette du père Bugeaud ? »

Ils étaient toute une bande de gamins qui criaient cela à tue-tête, au bas de la porte cochère d'un bel hôtel.

La porte cochère était surmontée d'une chimère grimaçante, à laquelle était accrochée, non pas précisément la casquette du père Bugeaud, mais celle du petit Thomas, et le petit Thomas, les deux poings sur les yeux, demandait sa casquette, tandis que la bande continuait sans vergogne :

« As-tu vu la casquette, la casquette, as-tu vu la casquette du père Bugeaud ? »

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, juste au-dessus de la chimère, et Géo Burle, un petit Anglais, apparut.

Il les vit tous, et s'écria en enlevant la casquette :

« Je la prends, et je la garde, jusqu'à ce que le père Bugeaud en personne vienne la chercher. »

Une hilarité éclata parmi les garçons.

« Bien dit, il a raison. Allons, père Bugeaud, va chercher ta casquette; seulement

tu ne l'auras que si tu dis t'appeler père Bugeaud.

— Mais je m'appelle Thomas, Thomas Roux, dit le pauvre petit qui ne se connaissait aucune parenté avec le grand maréchal.

— Eh bien, tu n'auras pas ta casquette.

— Je veux bien m'appeler père Bugeaud, pour avoir ma casquette, sanglota-t-il, je veux bien. »

Voilà l'humble descendant du maréchal frappant à la porte de la porte cochère, le voilà introduit devant Géo Burle, qui lui dit :

« Que demandes-tu ?

— Ma casquette.



SES CAMARADES SE MOQUAIENT
DE LUI PARCE QU'IL
N'AVAIT PAS DE CHAPEAU.

— Tiens, voici celle que j'ai trouvée sur la chimère. »

Il lui en montrait une en velours, avec visièrre de cuir et galon d'or. Un désappointement terrible se lut dans les yeux du petit Thomas :

« Vous m'avez volé la mienne, s'écria-t-il, vous n'en avez pas le droit.

— Oh ! oh ! monsieur, vous avez sur le tien et le mien des principes bien établis. Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, pourquoi vous préférez votre coiffure trouée et sale à celle-ci qui la vaut cent fois ? »

Comme Thomas se taisait, renfonçant ses larmes, qu'il ne voulait pas laisser couler devant Géo, et retenant bien au fond de son cœur une histoire qu'il ne voulait pas raconter :

« Allons, dit le petit Anglais, réponds-moi, et je te donnerai ta casquette. Je ne suis pas un voleur, mais je tiens, avant de te rendre ton bien, à connaître tes raisons.

— Vous voulez savoir ? dit Thomas, les dents serrées ; eh bien, voilà ! »

Et il raconta que depuis qu'il allait en classe, ses camarades se moquaient de lui parce qu'il n'avait pas de chapeau, et un jour — Thomas aurait voulu effacer ce jour de sa vie d'enfant — il avait déclaré à sa mère qu'il avait honte et qu'il ne retournerait plus à l'école.

Quelle grosse larme il avait vue dans les yeux de la pauvre femme, et quelle tristesse il y avait dans sa voix quand elle avait répondu :

« Je suis trop pauvre pour te rien acheter, et je ne veux pas demander l'aumône. »

Bravement, Thomas était retourné à l'école le lendemain ; mais sa mère avait travaillé plus dur, et ce matin même elle venait de lui acheter une casquette.

Il avait dit merci ; mais elle n'avait pu voir ce qu'il entraînait dans son remerciement de remords et de volonté de ne plus l'affliger jamais. Il était allé en classe, et ses camarades, sans pitié, avisant la casquette neuve, s'en étaient fait une balle, on l'avait roulée dans la boue et dans les ruisseaux, puis triomphalement portée au bout d'un bâton, et enfin on l'avait envoyée coiffer la corniche.



« CERTAINEMENT, J'EN SUIS FIER. »

Thomas avait supplié de lui rendre cette casquette qu'il vénérât parce qu'elle lui parlait de l'amour de sa mère, il voulait l'avoir telle qu'elle était, il la porterait ainsi et ne l'échangerait pour rien au monde contre celle de Géo Burle.

Et le petit Anglais, en l'écoutant, se rappelait que se trouvant l'autre jour dans une réunion d'enfants de son âge, tous riches comme lui, il avait été très humilié parce que l'un de ses camarades avait des bottes plus belles que les siennes. En rentrant, il avait donné ses bottes et s'en était fait acheter une paire plus belle encore que celle de son camarade.

Il avait donc eu, de commun avec le petit Thomas, un sentiment de vanité, qui se niche dans le cœur de bien des petits garçons. Mais là s'arrêtait entre eux toute ressemblance. Tandis qu'il n'avait eu de tranquillité qu'après avoir ébloui ses amis par ses bottes neuves, Thomas avait courageusement bravé les moqueries de toute la classe.

« Ma casquette? demanda le petit. Donnez-la-moi, maintenant. »

Géo n'eut garde de la lui refuser.

Quand Thomas parut sur la place, ses camarades qui le guettaient l'appelèrent :

« Eh bien, père Bugeaud, elle est jolie, hein, ta casquette; tu peux en être fier! »

Il enfonça sur ses cheveux bruns la casquette trouée, qui recouvrait vraiment la tête d'un brave petit bonhomme, et le poing tendu :

« Certainement, j'en suis fier, et, si quelqu'un de vous veut me la prendre, il aura affaire à moi. »

Ils se mirent à rire, un peu jaune, car le petit Anglais était à sa fenêtre, et tout leur faisait croire que, s'ils osaient encore toucher à la casquette, son poing viendrait à l'appui de celui de Thomas.

« Où habite-t-il? leur cria-t-il, en désignant le petit.

— Chaussée aux Vins, n° 5, au sous-sol, au fond de la seconde cour.

— Merci! »

La fenêtre se referma.

« J'irai le voir, murmura Géo, ces gamins vous apprennent quelquefois des choses!... »

A. VERLEY.

LE PARAPLUIE DE SUZETTE

HISTOIRE VRAIE

Suzette et Alix étaient deux petites sœurs dont les parents passaient à la campagne la plus grande partie de l'année. Comme ils habitaient tout près d'un village, les enfants en fréquentaient l'école, allant et venant seules, selon la précieuse liberté des petits pays.

Un jour, comme Suzette avait près de six ans, Alix quatre, les deux fillettes arrivèrent à l'école triomphantes : Suzette avait la veille reçu de son parrain un petit parapluie de soie bleue et, quoiqu'il n'y eût pas au ciel le moindre nuage, elle avait absolument voulu le prendre, soutenue, du reste, dans ses prétentions par sa petite sœur.

« Oui, Suzette, porte-le; peut-être qu'il va pleuvoir, et tu m'abriteras. »

Dans tous les cas, Alix était très fière de se montrer à côté du beau parapluie et point envieuse du tout.

Leurs petites compagnes admirèrent fort, pendant un moment, puis, naturellement, pensèrent à autre chose, tandis que les deux sœurs, le nez plus en l'air que jamais, chacune de son coin, passaient la meilleure partie de la leçon à regarder si la pluie ne venait pas. Et tout à coup en effet le ciel s'obscurcit subitement et un gros orage éclata à l'instant même de la sortie.

Alix sauta de joie. Suzette prit un air affairé, proposant à toutes les petites filles de les reconduire chez elles à l'abri de son cher parapluie. La plupart, fort avisées, refusèrent, disant qu'elles préféreraient attendre la fin de l'averse.

Cependant elle réussit à en trouver une qui se laissa tenter, et elle dit à Alix : « Vois-tu, il faut que j'accompagne Louison ; toi, tu vas m'attendre là sans bouger ; je serai bien vite de retour.

— Oh ! mais, Suzette, la pluie sera passée.



« OUI, SUZETTE, PORTE-LE ;
PEUT-ÊTRE QU'IL VA PLEUVOIR. »

— Bien sûr que non ! Du reste, j'ouvrirai quand même mon parapluie. »

Sur cette belle promesse elle partit avec Louison.



ELLE RÉUSSIT A EN
TROUVER UNE QUI SE
LAISSA TENTER.

Le parapluie, calculé pour une seule et toute petite personne, abritait à peine les deux têtes ; puis Suzette le tenait comme un enfant, tantôt trop à droite, tantôt trop à gauche, et la pluie faisait rage. Quand elles arrivèrent chez Louison, elles étaient toutes deux parfaitement mouillées, et la mère n'eut pas l'air très ravie : « Comme te voilà faite ! Tu aurais dû m'attendre, petite ; j'allais aller te chercher et je t'aurais portée.... Enfin puisque tu es là...

— Je l'ai bien abritée avec mon parapluie, madame.

— Oui, mademoiselle Suzette, merci ; mais tout de même il ne fallait pas vous

déranger », dit la femme polie, quoique encore fâchée au fond, je crois.

Suzette repartit au plus vite, et elle approchait de l'école quand elle aperçut sous un porche Jean, tout petit garçon de la couturière.

« Où vas-tu, Jean ?

— Faire aiguiser les ciseaux de maman, quand il ne pleuvra plus.

— Eh bien, je vais te mener chez le rémouleur ; viens sous mon parapluie. »

Et les voilà en route, serrés l'un contre l'autre sous la pluie toujours battante. Les ruisseaux du milieu des rues étaient grossis, il leur fallut en sauter deux ou trois, et, dans l'un d'eux, Jean trébucha à moitié :



LE PARAPLUIE ABRITAIT A PEINE LES
DEUX TÊTES.

Suzette ne put que le retenir en les éclaboussant tous deux. Quand ils arrivèrent chez le rémouleur, sa fille aînée, qui les reçut, joignit les mains : « Mais vous n'avez pas un fil de sec !

— Oh ! que si ; avec mon parapluie.... N'est-ce pas, Jean ? » dit Suzette.

Puis elle se sauva en courant, car le ciel semblait s'éclaircir et elle pensait à sa petite sœur.

« Me voilà, Alix, me voilà ! Et il pleut encore, viens vite ! »

La pauvre ne se le fit pas répéter : elle avait trouvé le temps long et même avait un peu pleuré.

Comme décidément la pluie diminuait, les petites, pour en avoir encore, se mirent à passer sous toutes les gouttières.... Et, au dernier moment, le coup de vent qui chassait les nuages retourna le para-



« JE VAIS TE MENER CHEZ LE RÉMOULEUR. »

pluie et brisa une des baleines ! Aussi, Alix n'était-elle plus guère présentable quand elles arrivèrent au logis ; pour Suzette, ... un barbet qui sort de la rivière.

Leur vieille bonne, qu'un malentendu avec une voisine avait empêchée de venir les chercher, leva les bras au ciel. « Vous n'en faites jamais d'autres, Suzette ! Vous voilà bien ! Trepées jusqu'à la chemise.... Et madame, qui est chez votre bonne maman parce qu'elle est malade.... Tant pis ! je vais faire comme je peux. Je vais vous mettre à toutes deux vos chemises de nuit et vos robes de maison. »



UN COUP DE VENT RETOURNA LE PARAPLUIE

Très penaudes, elles se laissèrent faire sans résistance ; du reste, peu leur importait : elles avaient eu un

moment peur d'être mises au lit ! Mais voilà qu'on sonne. C'est Félicité, la cuisinière de leur tante.

« Je viens.... »

Mais, en voyant deux longues mines et des costumes de maison, elle se mit à parler bas avec la bonne; et elle repartit en disant : « Alors, je dirai à madame qu'elles ont été trop mouillées pour sortir ce soir.

— Oui ! ce serait imprudent. »

Hélas, elle venait chercher Suzette et Alix pour finir la journée chez leur tante, parce que leur maman ne devait rentrer que dans la nuit !

Les deux fillettes ne l'apprirent que le lendemain; mais sur-le-champ, elles pressentirent quelque nouvelle mésaventure; aussi la fin de l'après-midi leur parut-elle maussade et très longue, et elles demandèrent à se coucher sitôt après le repas.

« Ma Suzette, je suis bien triste, dit Alix avant de s'endormir.

— Moi aussi », répondit sa sœur, sans se rendre bien compte combien toute cette déroute était sa faute à elle, petit brouillon vaniteux. Mais ce n'en fut pas moins une bonne leçon.

S. BRÉS.



« JE VAIS VOUS METTRE A TOUTES DEUX
UNE CHEMISE DE NUIT. »

CHAQUE CHOSE A SA PLACE

C'est très amusant de dessiner, même quand on ne sait pas très bien. Étienne fait des soldats avec beaucoup de galons sur les manches et de gros boutons à leurs vestes. Paulette fait des chemins de fer avec une quantité de fenêtres qui se touchent, et tant de roues qu'elles montent

les unes sur les autres. Le petit frère veut essayer aussi, mais il trouve cela trop difficile. Alors maman dessine une maison et un arbre, et le petit frère fait seulement la fumée qui sort de la cheminée et les pommes qui sont dans l'arbre, et il fait tant de pommes, tant de pommes, qu'il n'y a plus de place pour les feuilles.

C'est un bon jeu quand il fait trop froid pour sortir; aussi toute la journée on entend :

« Maman, donne-moi un crayon! donne-moi du papier! »

Maman a acheté une douzaine de crayons, il y en a de bleus, de jaunes, de verts, de rouges.

« Nous en aurons bien pour une année », disait Étienne en voyant le paquet.

Huit jours après, on n'en trouvait plus un seul.

« Qu'est-ce que vous en avez fait? dit maman. Vous n'avez pas pu user douze crayons en huit jours? Où les avez-vous mis? Venez, cherchons ensemble. »

On ouvre le tiroir de la table, il est plein de papiers, d'images, mais pas de crayons; dans les armoires, sur la cheminée, sur la commode, pas davantage. Après bien des recherches, Paulette en découvre un dans le berceau de sa poupée, puis un autre enfoncé dans la serrure de l'armoire à linge.

Étienne se met à quatre pattes pour regarder sous les meubles et en aperçoit un sous le lit. Il commence même à se glisser pour le chercher quand maman l'arrête et lui fait prendre le balai pour l'atteindre

sans salir ses vêtements. « Pourquoi vont-ils se cacher là? demande Paulette.

— Je suppose qu'ils n'y vont pas tout seuls, dit maman. Pourquoi n'ont-ils pas une place à eux?

« Chaque chose doit avoir sa place. Quand Étienne a besoin de ses



C'EST TRÈS AMUSANT DE
DESSINER.



ÉTIENNE SE MET À QUATRE PATTES.

livres de classe, il les trouve sur son étagère, ses mouchoirs sont dans son tiroir, ses souliers sous la toilette.

— Oui, dit Paulette, et les ciseaux de maman sont toujours dans la table à ouvrage ; c'est bien commode de les trouver là quand j'en ai besoin pour tailler une robe à ma poupée.

— Mais, s'ils sont dans ma table à ouvrage, dit maman, c'est que je les y remets quand je les trouve par terre ou sur une chaise, où ma petite fille les laisse quand elle n'en a plus besoin. »

Et Paulette baisse la tête un peu confuse.

« Il faut trouver une place pour les crayons et les y remettre chaque fois que vous aurez fini de dessiner.

— Où les mettrons-nous, maman ? dans ma poche ? demande Étienne ; mais il y a déjà tant de choses dans ma poche !

— Dans l'armoire de joujoux, dit Paulette, ils se perdront au milieu de tout. Le panier à ouvrage de Mariette serait très commode, mais

elle ne veut jamais que nous y touchions.

Sur la cheminée, le petit frère les prendra sûrement en grim pant sur une chaise. D'abord dans notre chambre, tout se perd, je ne sais pas pourquoi, tandis que chez maman les choses sont toujours en ordre. »

C'est décidé. On les mettra dans un tiroir du bureau de maman qui est très facile à ouvrir. On promet de ne pas les perdre et de les remettre à leur place chaque fois qu'on ne s'en servira plus. Mais Étienne est un peu inquiet.

« Bien sûr, dit-il, je ne perdrai pas le mien, mais je l'userai, et je n'en aurai plus. Alors, maman, tu m'en donneras un autre, quand le mien sera si petit, si petit, que je ne pourrai pas le tenir ?

— Oui », dit maman, qui n'a jamais vu les crayons devenir si petits entre les mains des enfants : ils ont toujours disparu bien avant.

Et Paulette ajoute gravement :

« Les crayons, ça s'use, mais ça ne doit pas se perdre. »

S. L.



ON LES METTRA
DANS UN TIROIR DU BUREAU
DE MAMAN.

CHARADES EN ACTION

Supposons qu'il pleut à verse, et que c'est un jeudi, un jeudi après midi !... Qu'allez-vous faire, bambins et bambines, dans ces réunions d'enfants à la fois intimes et nombreuses, comme vos parents en organisent souvent pour fêter vos jours de congé ?



Eh ! si vous jouiez des charades ?

Jouer une charade, ou mettre une charade en action, c'est représenter une petite comédie en trois ou quatre scènes dont chacune donne à entendre une des syllabes d'un mot propre à servir aux devinettes ordinaires, c'est-à-dire où chaque partie offre un sens. Si le mot est de deux syllabes, il y a donc une scène pour la première, une pour la seconde, une troisième pour l'ensemble du mot, *le tout*.

Votre *théâtre* sera, si vous voulez, un recoin derrière un paravent ou l'embrasure de la fenêtre profonde, afin que les rideaux cachent les mystères de vos préparatifs.

Les acteurs, c'est vous, enfants, déguisés selon votre rôle.

Les spectateurs, ce sont vos parents, surtout vos mamans et vos

sœurs aînées, qui, dans l'ensemble de votre représentation, tâcheront de deviner le mot représenté.

A votre gré, mesdames les actrices et messieurs les acteurs, les scènes seront muettes ou dialoguées ; dans ce dernier cas l'un de vous sera chargé de prononcer dans la conversation la syllabe signifiée, distinctement, mais sans aucune affectation qui puisse la faire trop remarquer.

Si au contraire vous préférez vous en tenir à des pantomimes silencieuses, il faudra qu'elles soient très intelligibles par elles-mêmes, et pour cela n'adopter que des mots dont les détails se prêtent à une mise en scène si aisément compréhensible, que le sens en éclate pour ainsi dire aux yeux des spectateurs.

Quant aux *costumes*, rien de spécial n'est nécessaire, et tout est bon ; les tapis, les châles et les écharpes se prêtent, selon qu'ils sont bien ou mal drapés, à figurer des manteaux de cour, des robes de sauvages ou des vêtements en loques. Avec cela un bonnet de la grand'mère, les lunettes du grand-père, le chapeau et la canne de papa, et pour les très grandes occasions, où il y a des fées et des magiciens, quelques brins de ruban et de papier doré ou argenté.... Voilà un vestiaire à souhait ! Ajoutons un peu de ouate et de filasse, car il faut assez souvent figurer des barbes, des perruques ou de la fourrure. Occupez-vous donc à réunir peu à peu ces petites provisions.

Mais, en attendant, commençons, car parfois rien de tout cela n'est nécessaire ; ainsi pour le mot *moustache*.

MOUS-TACHE¹

SCÈNE I. — Mous=mousse. — Enfants qui se lavent les mains et frottent le savon jusqu'à ce qu'ils soient couverts de *mousse*.

SCÈNE II. — Tache. — Écolier à qui son maître paraît faire des reproches, en lui montrant sur son cahier une énorme *tache* d'encre.

SCÈNE FINALE. — Mous-tache. — Groupe de messieurs se promenant avec de formidables *moustaches*. (Peinture au bouchon brûlé, ou brins de filasse tenus entre les lèvres².) S. B.

1. Nous tenons fort peu compte de l'orthographe, estimant que c'est surtout la prononciation qui importe. Nous ne signalerons donc que les homonymes parfaits ou à peu près.

2. Les scènes que nous suggérons sont à la fois enfantines et gaies ; mais plusieurs autres combinaisons seraient presque toujours possibles, et nous serions obligées aux petits acteurs qui en inventeraient de bien réussies, s'ils voulaient nous les décrire ou même nous proposer d'autres charades que *Mon Journal* pourrait à l'occasion faire connaître à tous ses petits lecteurs.

CE N'EST PAS MOI!

« Qui a fait pleurer la petite sœur? dit la bonne. — Ce n'est pas moi, répond Germaine. — Ce n'est pas moi, répond Maurice.

— Mais vous l'avez fait tomber par terre en courant contre elle.

— Ce n'est pas moi tout de même, c'est Maurice qui voulait m'attraper, il fallait bien me sauver, ce n'est pas ma faute si la petite sœur s'est trouvée sur mon chemin.

— Qu'est-ce qui a mis tous les joujoux en désordre? demande maman qui rentre et voit tous les joujoux par terre.

— Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi! disent en même temps Maurice et Germaine. — J'ai seulement pris mes soldats et mon jeu de constructions, ajoute Maurice. — Et moi j'ai cherché le manchon de ma poupée qui était justement sous toutes les affaires, alors j'ai été obligée de mettre les joujoux par terre. »

Toute la journée c'est la même chose. Quand on demande : « Qui a dépaillé la chaise? Qui a rayé le parquet? Qui a arraché le papier de la muraille? » les petites voix répondent : « Ce n'est pas moi! »

La petite sœur, qui est enchantée d'apprendre un mot nouveau, répète après les autres : « C'est pas moi! C'est pas moi! » sans savoir ce qu'elle dit.

La voilà grimpée jusque sur l'appui de la fenêtre, elle a peur, elle crie : « Je vais tomber! » Sa bonne accourt, la prend dans ses bras en disant : « Qui est-ce qui peut avoir l'idée de grimper si haut? » Et la petite sœur répond bien vite : « C'est pas moi! »

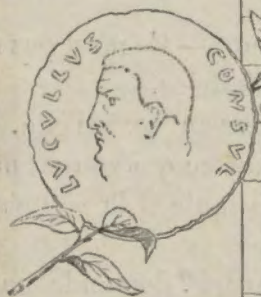
Les autres enfants se mettent à rire en l'entendant. Pourtant ils disent bien souvent le même mot sans plus de raison.

On traîne les chaises sur le parquet pour faire un train, on découpe des papiers, on met un joujou par terre. Maurice et Germaine sont bien étonnés quand ils voient ensuite le parquet rayé et la chambre en désordre.

« Ce n'est pas moi! » s'écrient-ils sincèrement.

Ce n'est donc personne? Je crois, moi, que c'est tout le monde. Ce sont les petits pieds qui grimpent sur les chaises, les petites mains qui les renversent par terre à chaque instant, les petits talons qui frottent. Six petites mains et six pieds font plus de dégâts qu'on ne peut croire.

S. L.



LE NOYAU DE CERISE D'AGRIPPA MUSCATOR

ANNO ROMÆ DC XCV

Le héros de cette histoire, Agrippa, était un petit Romain de votre âge, messieurs et mesdemoiselles. Il vivait à Rome, il y a longtemps, bien longtemps, il y a plus de dix-neuf cents années.

Son père, riche marchand, possédait un splendide jardin rempli d'arbres fruitiers. On y remarquait surtout de superbes cerisiers. Or, dans ce temps-là, les cerisiers étaient des arbres très rares. Ceux qui se trouvaient dans le jardin de Brutus Muscator, le père d'Agrippa, lui avaient été donnés par le général Lucullus. Ce général, plus célèbre par sa gourmandise que par ses exploits, le premier, avait rapporté ces arbres

d'une ville de l'Asie Mineure, Cérasonte, d'où est venu le nom de cerisier.

Le petit Agrippa aimait d'autant plus les cerises qu'il n'avait pas été habitué à en manger. Il grimpeait dans les cerisiers, cueillait les beaux fruits rouges et les croquait à belles dents. Comme vous, il les admirait, comme vous, il s'en faisait de jolis pendants d'oreilles, et, comme vous encore, il s'amusait à lancer les noyaux en l'air, en les pressant entre ses doigts.

Il arriva qu'un jour, pour faire rire un de ses camarades, il se mit un noyau dans le nez, oui, messieurs et mesdemoiselles, dans le nez. Mais il l'enfonça trop profondément, car il ne put jamais le retirer. Plus il faisait d'efforts pour le





retirer, plus le fâcheux noyau montait dans sa narine : « Bah ! dit-il, il s'en ira bien tout seul », et il n'y pensa plus.

L'année suivante, à la belle saison, le petit Agrippa sans cesse se grattait le front entre les deux yeux. Sa maman pensa que c'était l'effet du printemps et elle lui donna un purgatif très répandu à Rome, dont la recette s'est perdue. Mais les démangeaisons continuaient de plus belle et un gros bouton apparut sur le front

d'Agrippa. — Puis, un matin, une petite tige sortit du bouton. La

tige grossit peu à peu et devint branche et la branche se couvrit de feuilles et de bourgeons. Vous pensez bien que cette branche était fort gênante et causait la stupefaction de tous ceux qui la voyaient !

On mena l'enfant à la pythonisse, en lui demandant d'éclaircir le mystère. Les pythonisses étaient des sorcières qui avaient la réputation de deviner tous les secrets. La pythonisse al-



luma un réchaud où elle fit brûler de l'ortie, pendit un crapaud par les pieds et prononça des paroles magiques... mais elle ne devina rien du tout !

Les parents du petit Agrippa étaient très préoccupés, car la branche augmentait de force tous les jours. Voilà maintenant qu'elle fleurissait.

Le pharmacien de la famille, Caton Jujubius, ayant examiné cette branche avec attention, reconnut que c'était un petit cerisier.

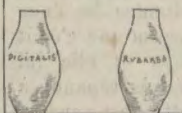
Un cerisier qui poussait sur le front d'Agrippa ! Un cerisier ! C'était extraordinaire ! Non, messieurs et mesdemoiselles, cela ne l'était pas. Agrippa, mille fois interrogé, finit par se souvenir que l'année précédente il avait enfoncé un noyau de cerise dans son nez. Le noyau avait germé et un cerisier était sorti de son front !



EUGÈNE LE MOUËL

CATO JUVBIVS.
PHARMACOPOLA.

ORDINE PRIMA,
APUD FACULTATEM
ROMÆ.



Le pharmacien Jujubius, avec une grande pince pointue, fouilla dans le nez d'Agrippa et put extraire le noyau. Le noyau enlevé, la racine mourut et, la racine morte, le cerisier tomba.

Mais le pauvre Agrippa souffrit le martyr pendant l'opération et longtemps il fut obligé de garder un bandeau sur le front. Aussi, je vous jure bien qu'il ne fut pas repris à fourrer des noyaux dans son nez. Le voyez-vous, si l'on n'avait pas découvert la cause de son infirmité, le voyez-vous avec un grand cerisier poussant toujours sur son nez. Gardez-vous bien de faire comme lui, à moins que vous n'ayez envie de devenir des phénomènes et de vous montrer pour de l'argent à la foire de Saint-Cloud, ou d'ailleurs. Ce que je ne vous souhaite pas, messieurs et mesdemoiselles!

J'ai lu cette histoire dans un vieil auteur latin. Je ne garantis pas qu'elle soit vraie,... mais elle pourrait l'être.

EUGÈNE LE MOUËL.

